L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No 73.

NOUVELLE-ORLEANS MERCREDI MATIN, 21 NOVEMBRE 1883.

57me Année

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 21 NOVEMBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition quotidienne.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

Edition du Dimanche.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

Edition hebdomadaire.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'Abeille pour en nanences de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

Avis.—Par suite de la mort de Madame Hannon, administratrice de la succession de William Hannon, la vente qui devait faire M. J. V. Gourdain de bels brut pour le compte de ladite succession, est remise jusqu'à nouvel ordre.

Les fabriques de textiles.

Les Etats-Unis ne sont égalés par aucune nation du globe, comme producteurs de coton, à l'état de matière première; aucune ne les surpasse pour la production des autres plantes fibreuses, pour l'élevage des bêtes à laine—avantages immenses, mais dont ils tirent assez peu de profit. En voici une preuve bien évidente :

Nous pourrions parfaitement fabriquer nos étoffes de coton, nos étoffes de laine, tous les tissus fins ou grossiers de lin, de chanvre, de jute, sans avoir recours aux bras, aux machines, au génie industriel de l'étranger. Vent-on savoir combien nous avons, en 1882, l'an dernier, importé de ces textiles, manufacturés en Europe? qu'on lise les chiffres suivants: cotonnades, $34,351,292; lainages, $37,361,520; lins de fil, $17,720,548; chanvre, jute, $5,844,348,—soit $95,277,708 d'importations, rien qu'en tissus communs. Nous ne parlons pas des soieries; nous les laissons de côté, parce qu'elles passent pour des objets de luxe, bien que, pour les sept dixièmes de nos charmantes Américaines, du Sud comme du Nord, ce soient là des objets de première nécessité.

Notons bien que cet énorme montant d'importations, nous venant des fabriques de l'étranger, arrive jusqu'à nous, en passant pardessus un tarif élevé, véritablement protecteur, qui leur impose des droits souvent très lourds. Il y a même, dans ce tarif, certains taux exagérés, dont la production nationale pourrait fort bien se passer, qui tournent un peu trop au profit du fabricant, et lèsent assez gravement les intérêts du consommateur.

Et c'est dans une pareille situation que nous nous voyons forcés d'importer pour $95,277,708 de tissus de qualité moyenne on commune! Qui nous explique cette étrange anomalie?

Nous concevons la nécessité où l'on se trouve, aux Etats-Unis, d'avoir recours à l'Inde pour la production de la jute; il y a là une question de décortication qui n'est pas encore réglée. L'Angleterre n'est pas plus avancée que nous, sous ce rapport; elle est forcée de s'en tenir à la transformation de cette matière première en toiles d'emballage, ou en fils destinés à faire les trames de certaines étoffes. Mais pourquoi ne la fabriquons-nous pas, en aussi grande quantité qu'elle? N'habitons-nous pas le pays où il se fait la plus forte consommation de cet article? Tout le monde, chez nous, sait ce que c'est qu'une balle de coton et quel énorme volume elle prend; il suffit de se rappeler que le Sud en expédie, tous les ans, de six à sept millions aux filatures du Nord et de l'étranger, pour se faire une idée de la quantité de jute dont il fait usage, après chaque récolte.

Nous voulons bien admettre, excuser, tout au moins, notre infériorité. N'ayant pas pu, dans le passé, nous livrer à la culture en grand de l'article; nous sommes, sous ce rapport, placés sur un pied de parfaite égalité avec les fabriques d'Europe. Or, le prix de notre main-d'œuvre étant, généralement, plus élevé qu'en Angleterre et en Ecosse, il en résulte, pour nous, une quasi-impossibilité de lutter contre leurs manufactures.

Mais en est-il de même pour les cotonnades? Qu'avons-nous besoin d'en importer pour $34,351,292, comme nous l'avons fait, l'an dernier? Est-ce que ce n'est pas nous-mêmes qui produisons le textile? Est-ce que nous n'avons pas la matière première sous la main? N'est-il pas inconcevable d'envoyer en Europe un produit encombrant, dont le transport est très coûteux, pour le voir, ensuite, nous revenir, transformé en étoffe, quand nous pourrions faire tout ce travail-là nous-mêmes; quand il nous serait si aisé de conserver dans nos caisses l'argent et l'or que nous payons, et pour les frais de transport d'ici à l'étranger, de l'étranger ici, et pour les frais de fabrication dans les pays d'outre-Atlantique?

Ce que nous disons des Etats-Unis, envisagés au point de vue de l'étranger, s'applique cent fois mieux encore au Sud, par rapport au Nord.

Nous avons une grande estime, une grande sympathie pour les fabricants, pour les manufacturiers de New-York et de la Nouvelle-Angleterre; ils sont actifs, ils sont entreprenants, ils ont le génie industriel merveilleusement développé; ils nous ont souvent donné d'excellentes leçons, dont nous devrions bien profiter, et une foule de bons exemples que nous ferions mieux encore de suivre.

Mais, enfin, ils n'ont pas la matière première sous la main; ils la reçoivent de nous; ce sont nos plantations qui les leur envoient; il en passe même des centaines de mille, des millions de balles, par notre port. Pourquoi n'en retenons-nous pas une bonne partie, chez nous, pour les transformer en étoffes, en tissus de luxe, si nous en sommes capables, de qualité inférieure, si nous ne pouvons faire mieux?

Laissons, pour le moment, de côté nos Etats-frères du Sud, dont quelques-uns nous ont singulièrement distancés sur la voie industrielle, depuis quelques années. Ne parlons que de notre Louisiane.

Quoi! Voilà un Etat qui produit, chaque automne, des centaines de milles balles de coton; il peut doubler des filatures à côté des champs où il vient de queillir le textile; la fabrique unie à la plantation, pourrait lui faire tirer des centaines de dollars de la quantité de coton qui forme une balle; il n'en obtient, tout au plus, que cinquante et quelques dollars, dans les bonnes années encore, et il se contente de ce pitoyable revenu qu'il lui serait si facile de tripler, de quadrupler! Et, après plus de 80 ans de culture du produit, il commence à peine à comprendre l'avantage qu'il y aurait pour lui à le fabriquer sur les lieux mêmes! Comment, en effet, comptons nous de filatures dans notre Etat? Trois, pas une de plus. Une première, fondée, il y a près de trente ans, qui est restée longtemps en souffrance et ne fait d'assez grandes affaires que depuis cinq ou six ans, à peine : celle des MM. Abraham & Lehman; une seconde, celle de la compagnie Magionis, qui date d'un peu plus d'un an; une troisième, qui vient de s'ouvrir, il y a quinze jours, tout au plus. Tels ont été tous nos progrès, en fait d'industrie cotonnière, depuis trente ans. Franchement, il n'y a pas de quoi nous vanter.

Tous les jours, nous trouvons, dans les journaux et les revues d'Europe et du Nord, les preuves de l'effroi produit, au loin, par la marche rapide des filatures et des fabriques du Sud; assurément, ce ne doit pas être la Louisiane qui cause une pareille frayeur à la Nouvelle-Angleterre ou à la Grande Bretagne. Si toutes les deux n'avaient que notre concurrence à redouter, elles pourraient vivre de bien longues années encore, en pleine sécurité, et continuer à s'enrichir facilement à nos dépens.

Les vrais conservateurs, les vrais amis de la Louisiane, se réjouiront de ce que les violences de langage qui ont marqué les premières semaines de la campagne électorale, dans notre Etat, semblent se calmer.

Ils seraient heureux que les différends survenus à la suite de manifestations trop hâtives, d'un zèle poussé plus loin que d'habitude, et trop loin, fissent place à une discussion raisonnée, à la présentation convenable des titres que peut avoir, au suffrage populaire, chacun des candidats aux fonctions de gouverneur.

Ils croient, et, comme eux, nous croyons, qu'un pareil changement, joint à un complet oubli d'observations vives, de commentaires blessants, aurait pour résultat de ramener les esprits surexcités dans la voie où ils auraient toujours dû se maintenir, et qu'il est tellement sage, tellement avantageux de suivre dans les circonstances aussi difficiles que celles où nous nous trouvons.

Ils croient que la paix, l'union indissoluble, nous sont d'une absolue nécessité en vue d'événements peu éloignés, et qu'une ferme détermination de laisser à la Convention—juge en dernier ressort—le soin de décider si un candidat a bien mérité de la Louisiane, s'il est digne de la servir, dissiperaient les craintes d'anarchie politique.

Ils espèrent, et, comme eux, nous espérons, que les démocrates, quelles que soient leurs préférences, auront, constamment, devant les yeux l'immense parti que tireraient d'une scission ceux qui en ont longtemps et désastreusement profité.

LOUISIANE.

L'Etoile d'Ibérie, du 17 novembre :

La quantité de viande de porc salé, que la Louisiane achète au dehors, est quelque chose d'effrayant. En vain on a prôné dans les journaux, l'absolue nécessité de faire cesser une anomalie aussi étrange, en conseillant aux fermiers d'élever au moins de quoi suffire à leur subsistance. Le résultat est nul et plus extraordinaire encore, c'est que notre région abonde en nourriture naturelle, pour l'élève des porcs à un prix purement nominal. Ainsi, tout dernièrement, quitter le village du Grand Coteau, pour nous rendre à Arnaudville ou la jonction, nous avons traversé une forêt magnifique—4 milles environ—et, sans exagérer, on avous observé le sol, couvert de glands, à une profondeur de près de deux pouces. Qui le croirait? dans cette distance parcourue, nous avons compté six porcs, pas davantage, tandis que vu la quantité immense de nourriture, cinq cents au moins, pourraient facilement y être entretenus et engraissés. Nous avons mentionné le cas à plusieurs personnes, en manifestant notre surprise; elles nous ont répondu : "C'est vrai! mais que voulez-vous, dans les circonstances actuelles, entreprendre cet élevage dans les conditions que vous dites, ce serait autant d'animaux perdus." La suite se devine.

—Les hommes *qui resident* sont assez rares en Louisiane pour que, lorsque l'on en rencontre un, il en soit fait une mention spéciale. Tel est M. Joseph Frozard, qui réside près du pont qui traverse le bayou Bourbeux près de sa jonction avec le bayou Carencro. Chez lui, nous n'avons pas vu, ce trouvent une foule de curiosités, entre autres une vache naine de 38 pouces de hauteur, qui est une excellente laitière, des dindes sauvages apprivoisées, les seules peut-être de toute cette section. Seul Il s'est instruit dans l'art du vétérinaire, et comme il rend de nombreux services à ses voisins; son jardin est en grande partie employé à des essais de cultures nouvelles. En un mot, c'est un observeur, tel qu'il serait heureux pour la Louisiane d'en posséder un grand nombre, car alors la solution d'une foule de problèmes facilement réalisables, mais que l'on néglige, contribuerait à affranchir notre Etat du tribut qu'il paie au dehors. M. Frozard est Louisianais de naissance, et ses expériences, ayant pour but la prospérité et le développement de son Etat, lui donnent droit à une considération toute spéciale de la part de ceux qui ont foi dans le progrès.

—Comme preuve de la réduction de la récolte de coton, nous noterons que le moulin de M. J. B. Bergeron, Arnaudville qui l'année dernière a passé 585 balles en passera à peine 300 cette année.

La *Sentinelle de Thibodaux*, du 17 novembre :

La navigation du Bayou Lafourche est ouverte aux bateaux à vapeur. Le *Shields*, qui remplace le *Dickey*, et qui est commandé par le Capt. Comeaux, est venu nous faire visite; il a été suivi du *Pâil E. Chappell*, commandé par le Capt. Max Blanchard.

—L'Hon. E. H. Fay, surintendant des écoles publiques de l'Etat, est à Thibodaux depuis hier soir. L'objet de sa visite est de pouvoir se mettre en rapport avec tous les instituteurs de la paroisse, et la chose est possible, afin de procéder à la formation et à l'organisation du *Teachers Institute*.

—Samedi dernier, sont décédés: Marianne Dosi, veuve Farel Thibodeaux, âgée de 51 ans, et James McCormick, âgé de 68 ans. Les funérailles ont eu lieu le lendemain, au cimetière de l'église catholique St. Joseph.

Le *Journal d'Ibérie*, du 17 novembre :

Nous avons eu, au commencement de cette semaine, plusieurs pluies, après lesquelles s'est produit un changement dans la température et le froid semble vouloir séjourner parmi nous.

—Les sucreries dans notre paroisse fonctionnent toujours; les résultats sont très satisfaisants. Ceux qui ont cultivé en petites quantités la canne, trouvent que c'est une industrie certaine et rémunérative de vendre leurs récoltes au tonneau.

—Mercredi dernier a été célébré, à l'Eglise Catholique du Pont Breaux, le mariage de M. Félix Mestayer, de notre ville, à Mlle Louise Delhommer, du Pont Breaux. Une foule immense d'amis et de parents assistait à l'intéressante cérémonie de l'union de ces deux jeunes cœurs, et leur offrait des félicitations sincères.

Dans sa dernière séance du conseil d'hygiène, de Paris, M. Pasteur, sur la demande de M. Dujardin-Beaumetz, qui est chargé d'une étude de l'action du cuivre contre la fièvre typhoïde, a exposé les résultats de certaines expériences faites par lui. Il a rappelé également que M. Thuillier, dont la science déplore la mort si prématurée, s'était occupé du régime du cuivre avant même son départ pour l'Egypte.

FRANCE ET CHINE.

—Une dépêche de Paris qu'on trouvera plus loin, annonce que la guerre est imminente entre la France et la Chine; que vraisemblablement elle sera déclarée sous peu d'heures. Nous aimons à penser que cette nouvelle à sensation ne sera pas confirmée par l'événement. Incalculables sont les résultats possibles et presque probables de pareil conflit. Dieu sait les complications qu'il pourrait créer.

—Encore un qui s'en va et qui appartenait à l'une des familles les plus anciennes et les plus respectées de la Louisiane. M. Charles Olivier De Vezin est mort lundi, à l'âge de 29 ans, après un mal long et douloureux qui, il ne le savait que trop, est un de ces implacables fléaux devant lesquels la science désarme.

Il a lutté jusqu'à la dernière heure, et il a cles une vie de travail et de probité par une fin résignée, celle d'un homme qui a la conscience d'avoir bien rempli sa journée ici-bas. Et sa résignation demandait une grande virilité, car il avait fait un rêve de bonheur et d'amour que le destin s'est refusé à changer en réalité.

Nous adressons l'expression de notre bien vive sympathie à son père M. André Olivier de Vezin, un type d'honneur, qui a passé ses jours, bien souvent et bien cruellement éprouvés, dans la lutte, dans le dévouement. Les larmes et le deuil au bout de tout cela....

Retour du consul général de France—Nous avons eu, hier, le plaisir de serrer la main à M. le vicomte Paul d'Abzac, consul général de France à la Nouvelle-Orléans. M. le Vte d'Abzac nous revient brillant de santé; il a fait un fort heureux voyage, et son temps a été en partie consacré à l'étude des questions qui intéressent spécialement la Louisiane, entr'autres, de celle de l'immigration. Les travaux auxquels il s'était déjà livré sur la chambre de commerce française à la Nile Orléans, les renseignements précieux qu'il a communiqués sur ce sujet au Ministère des Affaires Etrangères, lui ont valu le titre de membre de la Commission Extra-Parlementaire pour l'étude de la Création des Chambres de Commerce Françaises à l'Etranger.

Nous apprenons par une correspondance particulière que M. le vicomte d'Abzac pouvait obtenir un consulat général, en Europe; il a préféré rester au milieu d'une population qu'il connaît, qu'il aime et estime, dont il est aimé et estimé, et aux intérêts de laquelle il est plus que jamais résolu de se dévouer.

Il a, entr'autres, fait de sérieuses études sur la question d'immigration française en Louisiane, et il nous assurait, hier, qu'avec un peu de bonne volonté, on pouvait attirer ici une population de cultivateurs d'élite, possédant quelques capitaux, et en état de fonder parmi nous de nombreuses fermes qui enrichiraient nos campagnes, et donneraient une énorme valeur à nos terres, déjà si fertiles.

Il est une autre question sur laquelle nous appellerons l'attention de nos lecteurs de langue française, la question de l'élection du consulat de la Nouvelle-Orléans en consulat général. C'est là le vœu unanime de notre population. Et plus que M. le vicomte P. d'Abzac n'est capable de la mener à bien, lui qui porte déjà, d'une façon tout exceptionnelle, le titre de consul général.

Au reste, ces deux questions d'immigration française et de consulat général sont trop graves, pour que nous n'y revenions pas. C'est ce que nous ferons incessamment.

On nous prie d'annoncer que la conférence de Madame Girard à la salle de l'Union Française auront lieu désormais les mercredis, à 7 heures du soir.

C'est donc ce soir que l'intéressante conférencière reprendra sa causerie, en variant le sujet.

On a avancé l'heure afin de ne pas retenir trop longtemps les petits bonshommes auxquels les cours sont destinés. Quant au jour, il a été changé, à la requête de plusieurs dames qui désirent participer à ces conférences, sans négliger un besoin non moins impérieux.... celui d'aller au théâtre. De cette façon, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, comme disait Platon.

Cours classique et commercial.—Nous apprenons avec plaisir que M. H. Chapotin, un des plus habiles comptables que possède la Nouvelle-Orléans, se propose d'ouvrir prochainement un cours classique et commercial à l'usage des jeunes gens. M. Chapotin est l'auteur de plusieurs ouvrages très importants et extrêmement utiles sur les calculs de commerce. Les meilleurs teneurs de livres de la ville ont été son élèves. Tout en simplifiant les règles et les formules de la comptabilité il a en l'art de les rendre encore plus claires et plus précises. Son cours aura lieu rue Carondelet, dans une des salles du bloc Kenner. Il y aura une classe du matin pour les enfants. Le français et l'espagnol seront également enseignés à l'Institut.

—Demain—fête de Ste. Cécile—sera exécutée à la Cathédrale une Messe de M. D'Aquin, qui déjà, l'an dernier, obtenait un très vif succès.

Le jeune compositeur a obtenu le concours des artistes de l'orchestre de l'Opéra; ce qui garantit une belle exécution de sa partition dont plus d'une page peut être citée avec éloges.

Mlle Varelli, de l'Opéra, chantera un *Ave Maria* de Gounod et un *O Salutaris hostia*.

Académie de Musique. — Le *Rajah* fait rage; foule chaque soir; et toujours le même succès pour les acteurs et la pièce.

Elle se sera donnée aujourd'hui en matinée et le soir.

Pavillon Faranta.—Allez voir les frères Harper, acrobates de première force et exécutant leurs tours sur une seule jambe; voyez aussi ou plutôt entendez le banjoiste Austin. Avec eux, vous aurez encore Tootey, le clown en miniature et l'amusante pantomime *Baked Alive* (Cuit vivant.)

Grand Opera House—Il ne faut point s'étonner que le mélodrame à spectacle *The Silver King* ait été joué 150 fois à New-York. L'pauvre est plaine d'intérêt; elle est interprétée par des acteurs intelligents; on y entend de fort attrayante musique, et décors et mise en scène y sont d'une grande richesse.

The Silver King sera joué ce soir et demain jeudi en Matinée.

Theatre St-Charles—*Cad the Tom Boy*, personnifié par Mlle Carrie Swain, fait chaque jour conquêtes nouvelles. La gentille comédienne est, du reste fort bien entourée, sous le rapport de la troupe. Son jeu et son chant laisseront de très flatteurs souvenirs aux habitués du St. Charles.

Cad the Tom Boy sera redonné aujourd'hui.

Dimanche prochain, début de la troupe d'opéra-comique de Charles E. Ford.

Le Washington Artillery.—Jeudi, 29 novembre, le Bataillon Washington Artillery donnera une splendide Réception à ses nombreux invités. La fête commencera à 8 heures du soir à l'Arsenal du Bataillon, rue St-Charles, et un *Dress Parade* aura lieu à 9 heures.

Le Washington Artillery prépare pour la fin de décembre une autre fête, qui sera donnée au bénéfice du Fonds des Uniformes; et le 22 février 1884, ce beau corps célébrera par une nouvelle Réception Complimentaire l'anniversaire de son organisation.

Nos remerciements pour les invitations reçues.

Horsford's Acid Phosphate.

Très bienfaisant pour les gens d'étude, gens de lettres.

Le Dr A. L. Hall, Fair Haven, N. Y., écrit: "J'ai prescrit le phosphate avec un succès marqué pour les troubles des organes digestifs et urinaires."

THEATRE DE L'OPERA.

Suite des débuts.

LES HUGUENOTS—M. LESTELLIER, MLLES JOUANNY, DORSAY, MM. JOURDAN, BONNIVERS, MAURÉ, ***, ROSSI, GUILLE, D'AQUIN, JOUBERT, HAYDEN, AUBER, M. VALDEJO.

Hier matin quand m'est arrivé le numéro de *l'Abeille* et que mes yeux sont tombés sur l'article de l'Opéra, j'ai été bientôt pris d'un étonnement aussi vif que désagréable; je ne reconnaissais plus mon péché. Il me semblait tout au moins que l'on m'avait changé mon enfant en nourrice; j'étais devant un chœur, une mêlée folle de cornichères rappelant la fameuse page hiéroglyphique de la *Physiologie du Mariage*, que beaucoup de matés, pris au piège tendu par Balzac, tentent encore de déchiffrer.

Mais bientôt je m'expliquai la chose; au moment d'aller sous presse, les lettres, les types, trompant la surveillance d'un prote, fort habile et fort boigneux cependant, s'étaient livrés à une échevelée danse de St Guy, et en se juxtaposant au hasard, pêle-mêle, tête en bas, en se cognant les uns aux autres, en se culbutant ainsi que capucins de carton, ils avaient composé une énigme insoluble.

On me permettra donc, autant que je le puis, car la *copie* n'est plus en ma possession, de redresser à peu près ces caractères en goguette, et de donner une signification à cette partie dislocqée de mon article. Il faut y lire, dans ce qui a trait au début de M. Marty, 1ère colonne, paragraphe XIV :

"Nous verrons néanmoins, car je ne jette ici, et au courant de la plume, que des à peu près. Plus d'un a fait carrière sans avoir plus de vigueur dans ses cordes vocales.

"Le rôle de Sylvain renferme bien des passages sombreux, il est fait de contrastes. Or, mettre en lumière les contrastes, en bien accentuer l'opposition, est l'une des grandes difficultés du chant, surtout alors que les moyens sont limités. Il est dans ce rôle-là du mélange de tendresse, de force, de fougue, de violence, de sauvagerie même."

Voilà. Et maintenant que l'affaire est arrangée, je l'espère, entre le lecteur, le prote, Sylvain et moi, passons aux *Huguenots*.

C'était la soirée aux accidents que celle de lundi et pour peu qu'elle se renouvelât, force serait de s'ingénier, *parlant au public*, de se cicéroniser quelque peu, de enlever un cours oratoire. Deux fois l'abbé noir a dû s'exhiber à la scène, et lui annoncer—en français cette fois, et c'est bien le moins en pleine salle de l'Opéra—l'indisposition du ténor et du baryton.

Et notez cependant que, peut-être inquiet sur la troisième formule à tirer, il a négligé l'annonce la plus urgente de l'occasion, celle qui eût dit à l'auditoire que Melle Villanova était beaucoup trop cette qualité sympathique dont elles sont données et que je notais tout à l'heure.

Ce n'est pas lui qui recourra à la charlatanerie des coups de force. Non.

Ce qui, au contraire, caractérise M. Lestellier, ce qui lui prête le charme qu'il possède, c'est l'amour des tendresses de son, des demi-teintes, du mezza-voce. A tout instant il emploie ce moyen de séduction; à chaque pas il se sert, pour aimer parler, de l'estompe, afin de mieux fondre, de plus en plus, atténdrir les sons. Il chante *bas*, si je puis appliquer à la musique un mot propre à la peinture. Ce qui, alors des touches d'une délicatesse distinguée; c'est effet si difficile à continuer, il le maintient durant de longues mesures, un morceau tout entier. Au moyen de cette estompe du mezza-voce il harmonise tout le domaine vocal avec une rare finesse.

C'est légèr ainsi que de la dentelle, presqu'un souffle, presque rien; et pourtant pas une nuance ne se perd de ce souffle, de ce rien; le sens, l'expression sont là; cela a la tenuité d'un fil de la Vierge, mais un fil animé, qui planerait et chanterait avec toute l'âme de l'artiste.

Toute l'âme, dis-je, et si vous voulez vous en convaincre, braquez sur lui les canons de vos jumelles et vous découvrirez sur ce visage, comme je l'ai fait moi, de belles et bonnes larmes. Ces larmes-là sont la rosée du chant. Elles lui valent de touchants épanouissements.

C'est Diderot, entr'autres, qui, je crois, a écrit que pour réussir à la scène il ne faut point ressentir ce que l'on y interprète. J'estime que cette opinion du célèbre encyclopédiste est au moins discutable. Je comprends que les sensations sans cesse renouvelées pour l'artiste, sans cesse vécues par lui, le minent, le brûlent; je comprends que pareille fièvre consumé à la longue; mais si elle peut, si elle doit diminuer la durée du succès, elle ne saurait empêcher la vraie, l'éclatante domination de celui-ci.

M. Lestellier éprouve profondément et il transmet irrésistiblement ses émotions, parce qu'elles ne sont pas seulement à la surface.

Il a parfaitement le rôle de Raoul avec une rêverie que j'aime à constater. Il lui manque sans doute, de ci de là, le vigueur, l'ampleur, mais cette petite guerre est cachée par tant de douce lumière qu'on l'oublie volontiers. Si dans ce chant la flamme n'est pas brûlante comme celle du soleil, il a du moins des éclairs de lune d'une charmante limpidité.

C'est dans ces clartés douces et charmeuses aussi qu'il s'est maintenu pour chanter bonne partie de l'impérissable duo du âme scène; pour chanter surtout le "*Tu l'as dit!*" avec ce mezza-voce, ces demi teintes d'un effet si pénétrant.

Cette rêverie, traduite par le son, il en avait aussi compriété la réputable romance du premier acte: "*Plus blanche que la blanche hermine*, et certaines phrases du duo du second.

J'aurais encore bien des choses à écrire sur ce ténor — que l'on nous a dit indisposé pourtant ce soir-là,—mais le temps me presse, mais l'espace me commande, et j'y reviendrai.

Jusque-là, une réserve, une remarque que je crois utile. Dans les finales, dans les pointes d'orgue, lorsque l'artiste chante sur des notes dont il apprécie justement l'effet heureux, il s'y arrête parfois avec une persistance exagérée. Les tenues sont trop longues; l'archet du chef d'orchestre attend, attend trop.

Je ne quitterai point M. Lestellier sans quelques remarques à propos de ce cette qu'il a vous au chant vrai.

Dies mercî! il ne convoite pas l'appellation de *fort ténor*, qui est souvent aussi Fallas d'un brailliard, d'un Bijo échappé des chœurs, et venant faire scandale au premier plan.

On dit que la musique adoucit les mœurs soit; mais *entendue*, accompagée par de pareils témoins elle rendrait mécréant, féroce.

Avec un artiste tel que M. Lestellier, on se sent à l'abri de ces malfaiteurs impunis de province, qui m'ont si souvent assourdi, à l'essai, quand j'avais l'infirmité d'être directeur, comme mon excellent ami, M. Défosses. Malfaiteurs se disant pleins, se disant gros d'ut, et s'en déchargeant douloureusement pour l'auditoire.

Chanteurs, ils ignorent un tout petit détail de leur art, le chant. Gaîtards pyrotechniques, ils vous lancent leurs pétards sans dire gare. Le flambée de leurs prétendus *si* ou *ut* passe vite, mais elle ne vous en a pas moins blessé. Et eux, les traîtres! ils sont heureux, ils ont donné de son, au lieu d'en manger. Ah! oui, par un juste effet de talion, ils pouvait leur infliger le supplice de s'entendre eux-mêmes! mais non, ces diables d'hommes n'ont pas d'oreilles, ils sont destinés à mourir dans le *dilettantisme* final, les incorrigibles!

Mlle Jouanny a obtenu un succès complet dans le rôle de Marguerite, où il m'avait paru en effet que ses qualités devaient être mises en pleine saillie.

Elle a chanté avec style, avec aisance, avec une expression vraie ce frais morceau, tout parsemé d'intentions, si coloré, de l'*O beau pays de la Touraine*". Là surtout ont pu ressortir ces demi-teintes dont elle a aussi l'amour et qu'elle pose avec une grande délicatesse de touche. Elle a, dans le registre supérieur, des sons d'une délicieuse qualité, qu'elle conduit avec art, qu'elle éteint graduellement, qu'elle nuance par les lignes les plus tendres, les plus fines, sans une jamais la netteté en soit altérée.

De l'intelligence, de la grâce, de l'esprit, elle en possède un riche fonds; j'en trouve la preuve dans la façon dont elle chante: "*Ah! si j'étais coquette!*" cela est plein de grâce, de féminité, sans jamais arriver à l'exagération, à l'affetterie. La sobriété est aussi une manifestation du mérite.

Un page fort réussi que Mlle Dorsay et qui a très crânement chanté son air. Cette dugazon-là fera chemin à la Nile-Orléans comme autrepart. Sa voix suffit largement à son emploi, et ses connaissances musicales bien manifestes en tirent le meilleur parti.

M. Jourdan a été fort chaleureusement applaudi après le *Pif, paf, pouf!* et aussi pendant et après le duo redoutable du troisième acte. Je le lui ai déjà dit, et je dois le lui répéter, il lui faudrait plus de flamme, plus de jeu, plus de drame dans le chant. Qu'il le tente.

M. Bonhivers a dit avec ampleur, dans le sentiment véritable, et avec infiniment de douceur, le fort recommandé mes compositeurs J. P. Sarrazin & Son & Co.

J. P. SARRAZIN.

Nouvelle-Orléans, 17 Nov. 1883.

Nous prenons plaisir à annoncer à nos nombreux amis et au public que nous avons formé une société sous la raison sociale J. P. SARRAZIN (et bien connu et établi depuis de nombreuses années) comme fabricants de tabac à fumer et à priser, de cigares, et marchand en gros et en détail de tous genres de tabacs et d'articles de fumeurs.

J. RENE SARRAZIN,
CHARLES VATINEL,
J. STANE. LANDRY.

18nov—3f

Bureau de la Compagnie d'Immigration du Sud de la Nile-Orléans.—Le 17 novembre, 1883.—L'élection annuelle des Directeurs de cette Compagnie pour l'année suivante, sera tenue dans ce Bureau, No 31 Rue du Camp, LUNDI, 3 décembre 1883, de 11 heures du matin à 3 heures de l'après midi.

SCOTT MCGEHEE,
Secrétaire.

Les derniers genres et les plus grandes nouveautés

NATTES

DE CHINE,

A. Brousseau's Son

17.....RUE DE CHARTRES.....17

TAPIS

Le plus grand assort au Sud.

Prix qui conviendront à tout le monde.

8janm—1an

TAPIS.

Il vient d'être ouvert un immense stock de Tapis de Velours, de Bruxelles, d'Impériales et de Trois-plis.

Aussi un vaste assortiment de RUGS de Moquettes, Velours, Turques et de Brunelles.

Aussi un choix nouveau de

Stores de Fenêtres,

Cornichons, Triangles de Cornichons, Bidonnes de Bambouette, Linoleums et TOILES CIREES POUR PLANCHER.

De toutes les largeurs.

Aussi un vaste assortiment de

NATTES DE CHINE.

Les articles ci-mentionnés sont tous frais, nouveaux.

N.B.—Nous recevons tous les jours de NOUVELLES

Etoffes à Robes d'Automne,

Et en coupons de robes d'ameublissement à qui nous les demande.

B. & W. CRONER,
141 rue du Canal, coin Bourbon.
1er sept—1an

ELKIN & CIE.,

100....RUE DU CANAL....100

Offrent leur vaste fonds de

Tapis de Velours et de Bruxelles, dits "Body Brussels" et "Tapestry Brussels" et des

TAPIS

Trois plis "Ingrain"

A des prix très réduits.

La maison reçoit actuellement de fraîches importations de

NATTES DE CHINE, de diverses qualités.

NATTES DE CHINE, sans couture.

TOILES CIREES.

STORES DE FENÊTRES.

RIDEAUX DE DENTELLE Etc.

20nov 52—1an.dim.jeu.jm

Briqueterie des Planteurs.

Briques expédiées par les chemins de fer "Morgan, La. & Texas," et "Pacific" et par des chalands sur le fleuve.

La pièce 187 de la "Mechanics' Lumber & Lumbermen's Exchange, Nouvelle-Orléans.

Commandes des compagnies par la boîte 3 poste de Orleans.

N. D. HARVEY, propriétaire.

8 nov—1.m—v6o

Villanova, Jouanny—MM. Lestellier, Jourdan, Marty.

Au quatrième acte, ballet dansé par Mlle Kozier et tout le corps de ballet.

L. Placide Canonge.

Le sénateur Miller, de la Californie, vient d'appeler l'attention des départements d'Etat et du Trésor de Washington, sur les tentatives faites par les chinois pour éluder la loi qui apporte des restrictions à leur émigration. Le surintendant de Hong Kong émet de faux certificats qui permettent à une foule d'émigrants de pénétrer dans le pays. Si les choses continuent de la sorte, c'est par dizaines et vingtaines de mille que nous arriveront de soi disant touristes et étudiants du Céleste Empire.

Le sénateur demande que l'on en réfère au gouvernement de Pékin, pour savoir s'il soutient, ou inspire, cette fraude, à laquelle il est temps de mettre un terme.

Décédée hier, à six heures de l'après-midi, à l'âge de six ans, JULIA LAGARDE, seule fille de Jules Lagarde et de Julia Frank. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister aux funérailles, qui auront lieu à 4 heures CETTE APRES-MIDI. Le convoi partira de la résidence mortuaire, No 125 rue Johnson, entre Carondelet Walk et St. Pierre.

B. TREMOULET,

Rue Bourbon, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, vin de table de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Portos de Sandeman & Co, Offley, Cresmp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en rouge.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvre, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, ctc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

VACHES ET VEAUX.

VENANT d'être reçu un grand lot de vaches laitières et de jeunes veaux qui seront vendus VENDREDI, 23 novembre; le reste commencera à 10 heures. Trois vaches Jersey, dont une de Malph importé, seront offertes en vente le même jour.

THOS. H. DILLARD.
Stock Landing,
Paroisse St-Bernard.

21 nov—2f

Bureau de "New Orleans City and Lake Railroad Company," No 102 rue du Canal, (en second)—Nouvelle-Orléans, 19 Novembre 1883.—Jusqu'à nouvel avis les trains du West End (aller et retour) s'arrêteront à l'intersection des rues Canal et Bassin.

F. WIRTZ,
Surintendant.

20 nov—3f

Mme Olympe,

110-Canal St.-110

Vient de recevoir par Steamer Texas un riche assortiment des dernières nouveautés Parisiennes.

Manteaux de drap Cachemire et Soie,

Sorties d'Opéra Riches,

Pèlerines Henri III,

Soieries et Velours pour robes.

Dentelles de fantaisie, riches.

Broderies, Tabliers de jais, Rubans, Ceintures, Gants, Etc., Etc.

Mercredi par Steamer Legislator, un beau choix de Chapeaux français pour la ville et le théâtre.

Mme. Olympe sollicite la visite des dames à son nouvel étalage, rue Canal, entre Bourbon et Camp.

15 nov—

Nouvelle-Orléans, 17 Nov. 1883.

En se retirant des affaires, je jouis l'occasion à profit pour remercier mes amis et le public du fort bien sentis dans la scène de la conspiration; tout du poème.

—M. Maugé qui, par suite de l'indisposition de M. Richard, a dû prendre le rôle de Nevers, au 4me acte, a été payé de sa bonne volonté par des bravos que lui a valus sa façon de lancer le cri d'indignation fière et chevaleresque jeté par le gentilhomme frémissant devant la nuit de sang que préparent Catherine, Charles IX et les leurs.

Des compliments sont dus aussi à Manrevert (j'ignore le nom de cette basse) et à M. Rossi; ils ont su tenir leur place dans l'ensemble.

Ensemble très remarquable, en fin de compte. Les chœurs—hommes et femmes—se sont distingués plus d'une fois, et l'orchestre tout le long de l'ouvrage, à l'exception de quelques accompagnements un peu trop accentués, étouffant le chant. Il faut également reconnaître la large part revenant dans cette exécution à M. Guille, le chef d'orchestre, qui apporte tant de connaissances et de dévouement presqu'ascétère dans l'accomplissement de sa rude tâche.

Quand l'auteur de *La Mastic de Portici* écrivit *Haydée*, il marquait une étape nouvelle dans sa vie résidence d'artiste; il présentait à ce public parisien, dont il était et reste l'idole, un genre à mi-chemin de l'opéra-comique et de l'opéra.

Cette pensée lui était venue sans doute en songeant à un délicieux interprète qu'il avait sous la main, Roger, l'homme de toutes les distinctions; distinction de personne autant que de talent.

La partie de Loredan exigeait des moyens plus étendus que ceux qui se rencontrent d'ordinaire chez les chanteurs d'opéra comique. En faire du chanteur, du comédien, du sujet aux belles et grandes façons que